

DE LA GERMANITÉ PAR UN SLAVE. LES STÉRÉOTYPES DANS MON ALLEMAGNE D'ANDRZEJ STASIUK

Magdalena MITURA¹

« On ne peut pas aller de Pologne en Allemagne sans avoir bu. Ne nous leurrions pas. C'est quand même un traumatisme. Cela concerne aussi bien les spécialistes de la culture des asperges que les écrivains. On ne peut pas aller en Allemagne décontracté. Comme on irait, disons, à Monaco, au Portugal ou en Hongrie. Un voyage en Allemagne, c'est une psychanalyse ». (Stasiuk, 2010 : 23)

« Il faut avoir l'image de la steppe roumaine imprimée dans le cœur pour en sortir indemne ». (ibid : 9)

Résumé

L'article aborde le sujet des stéréotypes dans le livre *Mon Allemagne* (le titre original *Dojczland*), publié par Andrzej Stasiuk en 2007 et traduit en français par Charles Zaremba en 2010. Le cadre théorique choisi s'inscrit dans les travaux de Jerzy Bartmiński concernant les stéréotypes sémantiques axés autour des nationalités. L'analyse cerne plusieurs composantes de l'image stéréotypée de l'Allemagne et de ses habitants en tant qu'une vision personnelle de l'auteur, confrontée aux stéréotypes partagés par ses compatriotes. La perspicacité du regard porté envers l'Autre permet à l'écrivain de détecter toute une gamme de prémisses (plus ou moins fondées) constitutives pour les opinions préétablies, mais toujours persistantes, dans les rapports réciproques polono-allemands. L'examen effectué confirme l'hypothèse que la raison principale de la viabilité des stéréotypes serait le facteur historique, que la proximité géographique et l'intensité des contacts n'abolissent que très lentement.

Mots-clés : stéréotypes nationaux, préjugés, les Allemands, les Polonais, facteur historique, littérature de voyages.

Abstract

Germanness according to a Pole. Stereotypes in *Mon Allemagne* by Andrzej Stasiuk

The paper addresses the question of stereotypes found in a book *Mon Allemagne* (original title: *Dojczland*) published by Andrzej Stasiuk in 2007 and translated into French by Charles Zaremba in 2010. Adopted methods were borrowed from theoretical papers by Jerzy Bartmiński devoted to semantic stereotypes related to nationality.

¹ Maître de conférences à l'Institut de Philologie Romane, Université Marie Curie-Skłodowska, Lublin, Pologne

The analysis presents selected components of a stereotypical image of Germany and Germans, confronted with a personal view of the author and with stereotypes shared by his fellow countrymen. His perceptive eye enables the author to grasp a wide array of premises (more or less justified) acting as constitutive elements of stereotypes present in relations between Poles and Germans.

The observed linguistic phenomena confirm the hypothesis that the major cause of stereotype viability is the historical factor. Despite geographical proximity and intense contacts, this factor can hardly ever be negligible.

Keywords: national stereotypes, superstitions, Germans, Poles, historical factor, books of travel.

Sur les stéréotypes : le cadre théorique

Le phénomène de stéréotype constitue un objet de recherches de longue tradition dans les domaines tels que la sociologie, la philosophie du langage et la psychologie. Dans son acception psychologique, le stéréotype est décrit en termes de

[...] comportement, paroles caractérisés par la répétition automatique d'un modèle antérieur, anonyme ou impersonnel, et dépourvus d'originalité, d'adaptation à la situation présente (Larousse, 1989 : 1792).

La linguistique a emprunté cette notion à la sociologie où elle désignait des représentations et des opinions fixées dans un contexte social donné par la majorité de ses membres et concernant certains phénomènes, comme, par exemple, les représentants des nations (Grzegorkczykowa², 1998 : 110). La persistance du stéréotype est due à son enracinement vigoureux dans la langue, la culture et la tradition.

Charlotte Schapira (1999 : 1-2) distingue deux catégories de stéréotypes. Les stéréotypes de pensée

[...] fixent, dans une communauté donnée, des croyances, des convictions, des idées reçues, des préjugés, voire des superstitions [...]. [Les stéréotypes de langue] sont des expressions figées, allant d'un groupe de deux ou plusieurs mots soudés ensemble à des syntagmes entiers et même à des phrases (Schapira, 1999 : 2).

La chercheuse rappelle que chaque type d'automatisme linguistique contredit insidieusement la liberté présumée d'expression, car le locuteur ne peut

² Dans le cadre de la sémantique cognitive, Renata Grzegorkczykowa (1998 : 113-114) discerne *le prototype*, l'ensemble de traits typiques pour le meilleur représentant de la catégorie, et *le stéréotype* qui est un faisceau de connotations liées à un terme donné, ayant la forme linguistique fixe.

introduire aucune modification lexicale ou syntaxique dans les constructions figées. Il n'est autorisé qu'à reproduire cette structure en l'insérant dans son discours. En plus, le stéréotype de pensée dans la conception traditionnelle est signe de l'inertie conceptuelle du locuteur, parce qu'il ne fait que réemployer les images, les convictions et les façons de réagir linguistiquement à la réalité qui ne sont pas authentiques et individuelles, mais préconstruites et communes (cf. Schapira, 1999 : 1-2).

À cette mauvaise réputation du stéréotype, Jerzy Bartmiński (2007 : 7 et *passim*) oppose son approche, sinon optimiste, au moins neutre. Le stéréotype est considéré ici comme un phénomène inhérent à la langue, comme sa composante intrinsèque qui favorise la communication et qui ne pourrait pas être valorisée négativement a priori, quoi qu'elle soit toujours porteuse d'une certaine axiologie³. R. Grzegorzczkova (1998 : 113), quant à elle, adopte une position mitigée. Elle reconnaît que l'emploi des schématismes dans la pensée et dans la langue est typique pour la plupart des locuteurs, donc il relève de l'économie linguistique facilitant notre fonctionnement dans la réalité. Selon la linguiste, cela n'empêche pourtant pas le fait que les stéréotypes faussent cette réalité en cachant sa complexité.

La synthèse des travaux sociologiques, psychologiques et philosophiques (Bartmiński, 1985 : 25 et *passim*, 2007 : 12) fait ressortir quelques fonctions des stéréotypes qui s'avèrent pertinentes pour notre étude. La fonction économique, signalée ci-dessus, organise notre expérience de la réalité. Quitte à être marquée par l'émotivité et la subjectivité de la perception, elle participe à l'assimilation de nouvelles informations. La fonction sociale contribue à la construction de notre identité au sein d'un groupe. En outre, puisque le stéréotype est un produit de la communauté, il permet de distinguer les comportements, les concepts et les objets connus de ceux qui sont étrangers et peuvent être déstabilisants. Ce rôle du stéréotype surgit avant tout aux moments des conflits entre les groupes sociaux ou les nations. Par ailleurs, Bartmiński (1985 : 26) souligne la nature linguistique de chaque stéréotype. Par conséquent, il constate que ces concepts prennent une part active dans la construction de la vision linguistique du monde comprise comme une interprétation de la réalité extralinguistique fixée sous forme explicite ou implicite dans la matière de la langue donnée (Bartmiński, 1999 : 104).

Les travaux linguistiques polonais consacrés aux stéréotypes s'articulent autour de deux pôles méthodologiques. Le premier, formel, examine le phénomène par le prisme de la phraséologie. Le deuxième, dans lequel nous inscrivons également le cadre théorique adopté pour le présent article, recouvre

³ La conviction est partagée par Ch. Schapira (1999 : 3) quant aux stéréotypes de langue.

l'approche sémantique. Il tire son origine de l'acception sociologique et psychologique, et a servi de base dans les travaux ethnolinguistiques de Jerzy Bartmiński.

La diversité des travaux théoriques prouve que les stéréotypes concernant les nationalités y occupent une place de prime importance. Il semble que la thématique des nationalités soit particulièrement sensible à la stéréotypisation. J. Bartmiński (2007 : 99, 229) affirme que la perception des représentants des autres groupes ethniques est sujette à deux facteurs. Premièrement, elle est axée autour de l'opposition *le Même / l'Autre*. Deuxièmement, cette image est fortement influencée par des rapports réciproques actuels ainsi que par les conflits présents et passés entre deux nations qui favorisent la stéréotypisation négative⁴.

Pour les Polonais, un Allemand est le représentant le plus classique (*prototypique* au sens des cognitivistes) dans la catégorie des étrangers, voire des ennemis (Bartmiński, 2007 : 99-100). Étymologiquement, *Niemiec* (Allemand en polonais) est celui qui bafouille, car il ne parle pas n o t r e langue. Il est donc celui avec lequel n o u s ne pouvons pas communiquer et qui est, par conséquent, incompréhensible⁵. Une étymologie lourde de conséquences pour les contacts entre nos deux pays et... pour les stéréotypes entre les deux nations.

Remarquons encore que, dans le livre examiné, l'observation des stéréotypes ne s'arrête pas sur les Allemands. Les séjours en Allemagne donnent à l'écrivain l'occasion à s'exprimer sur beaucoup d'autres nations. « D'accord, mon récit est plein de préjugés » (p. 37), lance-t-il en décrivant les comportements des Russes, des Chinois, des Japonais observés à l'aéroport Frankfurt Flughafen. Ailleurs, il se moque de la manie touristique internationale de prendre tout en photo à laquelle n'échappent ni les Japonais, ni les Polonais :

[La foule internationale] prenait des photos de tout et les envoyait aussitôt aux quatre coins du monde. C'était une tristesse désespérante. Chaque chose ne commençait à vivre qu'après avoir été photographiée. [...] Quelle idiotie ! (p. 46).

L'écriture : l'Europe de moindre qualité

Andrzej Stasiuk est né à Varsovie, mais il a choisi Wołowiec, un tout petit village au sud de la Pologne, habité autrefois par les Lemkoviens, comme sa maison d'adoption et sa place dans le monde. C'est là, dans les montagnes de

⁴ J. Bartmiński (2007 : 107) distingue ici *les préjugés* : les stéréotypes ouvertement méchants, portant préjudice, dont la fonction se borne à remédier aux complexes de leurs auteurs.

⁵ Une fois de plus, le critère linguistique confirme son rôle prépondérant dans la constitution de l'identité nationale. Marina Yaguello (1988 : 33) rappelle la vérité du Monsieur de la Palice : « Je te comprends, tu me comprends, c'est donc que nous parlons la même langue. Si au contraire nous ne nous comprenons pas, c'est que nous parlons une langue différente ».

Beskids, à proximité de la frontière slovaque qu'il vit et travaille depuis presque trente ans. La maison d'édition Wydawnictwo Czarne, fondée avec sa femme, est renommée pour les publications de la littérature de l'Europe centre-orientale. Une prédilection toute particulière pour ce coin de *l'Europe de moindre qualité*⁶ tourmenté par le vent de l'histoire se fait nettement visible également dans la thématique des livres de cet auteur.

Le motif du voyage est très fréquent dans son écriture. Maintes fois, explicitement et implicitement, l'écrivain a attesté un goût très prononcé pour les voyages réels et imaginaires. Dans son cas, le mot *goût* ne rend pas compte de l'envergure du phénomène, car pour Stasiuk le voyage n'est pas uniquement un loisir, mais une activité qui confère du sens à son existence. C'est justement dans le voyage qu'il vit pleinement, et dans son état le plus naturel. L'esprit d'observation focalisé au détail fait qu'il capte des manifestations de la vie apparemment insignifiantes, parfois banales parce que quotidiennes, les passe au crible de l'histoire géopolitique collective et de celle de ses expériences personnelles pour les synthétiser finalement dans des opinions perspicaces, des réflexions ironiques dont la franchise ne craint aucun complexe.

Les voyages réels ont lieu parce que l'écrivain est amoureux de cette partie de l'Europe dont le seul trait immuable est son caractère transitoire. La Slovaquie, la Roumanie, l'Ukraine, la Hongrie, l'Albanie, les Balkans, mais aussi les Tziganes évoquent les noms de peuples avec lesquels l'Histoire se conduisait sans ambages beaucoup plus souvent qu'avec l'Ouest de notre continent. Les rectifications des frontières, la précarité des pouvoirs et des langues des toponymes, la fragilité des régimes (quoi qu'il en soit un, bien stable, qui a marqué tous ces pays de sa trace indélébile...)⁷.

Les voyages imaginaires de l'auteur ne sont pas moins intenses, bien que leurs itinéraires soient tracés dans l'espace du vécu, des souvenirs des voyages antérieurs, des émotions suscitées ou bien sur les cartes géographiques dont l'auteur est fasciné, et qui présentent pour lui non pas de froides surfaces, mais des reliefs peuplés par des noms parlants, des gens vivants et les forces historiques et géographiques en mouvement permanent (cf. par exemple Andrukhovych, Stasiuk, 2000 : 97-98).

À l'instar de la vie réelle, l'auteur choisit la province aussi dans son écriture. Persuadé qu'il est de l'infériorité du paysage urbain, stérile car usé par des millions de paires d'yeux (cf. Janowska, Micharski, 2002), il lui préfère de

⁶ Expression employée par N. Czarny (2009 : 8) dans son article sur *Neuf* et *Fado*, deux autres romans d'A. Stasiuk traduits en français.

⁷ L'écrivain voit le dénominateur commun des peuples de l'Europe Centrale dans l'indétermination et dans la révision constante de son identité (cf. Janowska, Micharski, 2002).

loin la campagne, la périphérie, où les gens vivent au ralenti, sans dépenser de l'énergie inutilement. De tels endroits, qu'on retrouve encore facilement dans l'Europe Centrale, le fascinent⁸, permettent de contempler la vie sans se perdre dans la multitude de sensations, d'observer à une distance qui établit de vraies dimensions des choses⁹. Curieusement, l'écrivain adopte dans *Mon Allemagne* la même méthode d'aborder la réalité :

*Je restais simplement assis et je regardais tout. Comme ces vieux paysans de Pologne, de Hongrie ou de Roumanie. Quand ils cessent de travailler, quand ils peuvent enfin se reposer dans la vie, ils s'asseyent sur un banc devant leur maison et ils regardent. Ils regardent le monde comme on regarde un film. Ils restent immobiles, les mains posées sur les genoux et, de temps en temps seulement, ils battent des paupières ou prennent une cigarette. Jusqu'à la tombée de la nuit. En Allemagne, j'applique la même stratégie. Je croise les jambes et je regarde. Je laisse les images entrer en moi et je m'efforce de ne pas penser (Stasiuk, *ibid.*, p.19).*

L'écrivain et son *Dojczland*¹⁰

Dans *Mon Allemagne*, l'auteur raconte les voyages qu'il a accomplis en vue de promotion des traductions allemandes de ses livres. Invité par l'éditeur, Stasiuk arpente ces fois-ci les chemins (de fer surtout) dans un pays de l'Ouest pour y parler avec ses lecteurs. Pourtant, la question des rencontres avec les lecteurs est à peine esquissée, le vrai sujet du livre sont les Allemands et l'image que Stasiuk s'est faite d'eux, mêlée aux stéréotypes polonais sur cette nation.

De toute évidence, ce ne sont pas les voyages de son rêve. Les réticences éprouvées se font visibles pendant différents séjours et sont exprimées ouvertement : « Moi-même, je ne voulais pas y aller. [...] J'avais dû attendre d'être adulte pour m'en sortir indemne » (p. 26). Déjà la première étape devient un prétexte pour que l'un des stéréotypes les plus répandus s'infilte subrepticement dans son écriture :

J'essaie de me rappeler si le Frankfurt Flughafen était bien mon premier aéroport [...]. Sans doute. Je devais mourir de peur. Tout comme l'Allemand moyen qui se rend en Pologne avec sa grosse voiture (p. 32).

⁸ N. Czarny (2010 : 11) remarque : « Il n'est jamais mieux chez lui que dans des bourgades improbables, dont les noms le font autant rêver que Proust celui de Combray ».

⁹ A. Stasiuk affirme au cours d'un entretien : « Effectivement, j'aime bien l'immobilité... Les gens qui ne sont pas pressés constituent un défi au monde où d'extrêmes mobilités culturelle et économique sont obligatoires. Pour cette raison, l'Europe Centrale m'attire en tant que contre-proposition [...] » (Janowska, Micharski, 2002, trad. M. M.).

¹⁰ Le mot *Dojczland* est la translittération polonaise du mot *Allemagne* (*Deutschland*) et, en même temps, le titre de l'original polonais du texte analysé.

Cet extrait est très significatif quant au regard porté sur les Autres. Bien que l'auteur soit un représentant de la communauté concernée par le stéréotype en question (*Les Polonais sont les voleurs des voitures allemandes*), le lecteur moins attentif peut être pris au piège de l'objectivité présumée de cet aveu. Or, le jeu de lecture est subtil et l'ironie doublée. Non seulement l'écrivain emploie le stéréotype galvaudé comme comparaison, mais en plus cet autostéréotype¹¹ sur la crainte la plus grande des Allemands envers les Polonais sert à décrire la peur d'un Polonais envers les Allemands. Ainsi, sous les dehors sérieux, Stasiuk assume-t-il l'existence du stéréotype tout en le ridiculisant, ne serait-ce que par la forme *l'Allemand moyen*. Le stéréotype est tourné en dérision, parce que son émetteur et son objet appartiennent au même cadre de référence¹².

Les raisons qui ont poussé l'écrivain à se rendre dans ce pays, si proche géographiquement et tout de même si appréhendé, sont de deux sorts. Premièrement, il s'est décidé à confronter avec la réalité les images préconstruites depuis l'enfance, les convictions et les stéréotypes enfouis dans la profondeur de sa mémoire individuelle et dans la mémoire collective des Polonais :

Pour évoquer celui que j'étais autrefois, à l'époque où, en guise d'image de l'Allemagne, je me contentais des films de guerre soviétiques et polonais (p. 24).

Et plus loin :

Il fallait que je prenne du recul par rapport aux films de guerre soviétiques et polonais. Il fallait que je renonce à mon enfance. Il fallait que je renonce aux belles formules comme « Hände hoch, raus, polnische Schweine » que nous répétions dans les cours des immeubles à l'âge de sept ans, assimilant ainsi les bases de l'allemand (p. 26).

La deuxième raison est le but lucratif, ce que Stasiuk dévoile avec toute franchise, comme il en a l'habitude :

Je fais tout ça pour de l'argent. À la Gara de Nord, il n'y a pas de fric. Personne ne m'y invite. Donc je vais à Kassel. Je vais à Constance. J'irais même à Cottbus. Pour évoquer Bucarest. Pour évoquer Tirana. Pour évoquer le village natal de mon père (p.24).

¹¹ J. Bartmiński (2007 : 235) conclut dans le commentaire des enquêtes menées auprès des étudiants polonais et allemands sur leurs visions réciproques des stéréotypes nationaux que les autostéréotypes, contrairement aux attentes, ne sont pas toujours positifs.

¹² L'effet Pygmalion serait-il responsable du fait que la compagne la plus fidèle de l'auteur est une bouteille de Jim Beam ?

L'évocation inattendue des villes préférées par l'écrivain prouve que son côté raisonnable entreprend ce voyage, mais à contrecœur. En dépit du déplacement physique à l'ouest, son âme vague dans les endroits pour lesquels il voue un amour authentique depuis longtemps. Le lecteur comprend vite que Stasiuk reste suspendu entre deux réalités : celle de l'Europe Centrale et Orientale, qui lui est proche, en bloc malgré la diversité de nations qui la composent, et celle de l'Ouest qu'il peut admirer ou critiquer, mais toujours ressentir distante et étrangère. Plusieurs fois, quand il va essayer de comprendre, d'approcher l'étrangeté de l'Ouest, il va le faire par le biais des souvenirs choyés du Centre-Est : de la Roumanie le plus souvent, de l'Albanie, de sa patrie. Côtoyer la mentalité allemande devient supportable uniquement quand il peut s'abriter dans l'univers de ses voyages intérieurs et/ou antérieurs qu'il porte en lui, comme par exemple la steppe roumaine citée plus haut.

D'emblée, l'Ouest fonctionne dans sa prose comme une catégorie large qui symbolise certaines valeurs et phénomènes qui rendent la vie plus commode, comme par exemple l'ordre, la logique, la bonne organisation au niveau administratif, le transport qui fonctionne sans reproche. Il n'en reste pas moins vrai que cet Ouest est toujours moins intéressant parce qu'il est parfait et achevé. Tandis que l'Est, avec sa mélancolie, ses absurdes, son manque d'organisation et son provisoire éternel, représente pour l'écrivain un terrain authentique, imprévisible, alors séduisant. Dans son univers, l'opposition *l'Ouest / l'Est* est un schéma¹³ qui organise la perception de la réalité et la réflexion :

Oui, même à Berlin, l'est est plus intéressant que l'ouest et là, dans le S41 et le S5, je commençais à comprendre pourquoi j'avais été sept fois à Bucarest et pas une seule à Paris (51).

Quelle est alors cette image de l'Allemand aux yeux des Polonais ? Les enquêtes de J. Bartmiński (2007 : 229-241) font ressortir plusieurs caractéristiques majeures¹⁴. En ce qui concerne les attributs matériels liés stéréotypiquement aux Allemands, ce sont de bonnes voitures, le goût de la bière et de la bonne chère.

¹³ Ce que confirment les résultats des enquêtes sur le stéréotype des 5 nations différentes en polonais (cf. Bartmiński, 2007 : 232).

¹⁴ La forme linguistique classique du stéréotype consiste en une prédication la plus fondamentale (cf. la classification d'Uta Quasthoff citée par Bartmiński, 1985 : 42). Ce type de phrases dans le texte examiné véhicule un contenu généralisant, manifestement trivialisé, qui ôte aux Allemands toute individualité et fantaisie : « Les Allemands adorent leur pays et ils le visitent pendant le week-end » (p.10) ; « Les Allemands sont des Américains qui carburent un peu moins vite » (p.43).

Mon Allemagne contient toutes ces composantes et elles sont valorisées positivement. Les Mercos, les BM, les Porsche sont admirées pour leur vitesse et considérées par les Polonais, tout comme par les Allemands, supérieures aux voitures françaises. Les enfants d'un ami allemand de Stasiuk, propriétaire d'une vieille voiture française, ont honte que leur papa vienne les chercher à l'école

[...] *avec ce tas de ferraille. Ils le supplient à genoux, les mains jointes : « Mais, papa, on n'est quand même pas des Turcs ou des Polonais »* (p.35).

La perception des biens et des objets matériels provenant de l'Allemagne n'a pas été toujours si homogène. Les Polonais qui allaient travailler en Allemagne au temps de la jeunesse de l'auteur étaient prêts à faire un effort pour tolérer certains acquis allemands :

[...] *dans mon pays, admirer quoi que se soit venant d'Allemagne passe pour un manque d'éducation. Naturellement, cela ne concerne pas les voitures allemandes et, il y a quelques années, cela ne concernait pas non plus les marks* (p. 59).

Encore une fois, le stéréotype braqué sur un Autre atteint par ricochet ses auteurs.

Quant à la nourriture, Stasiuk préfère manger dans des restaurants allemands parce qu'il les trouve authentiques, contrairement aux restaurants des autres nationalités :

J'ai mangé de la viande au dîner. Beaucoup de viande dans un bon restaurant allemand. [...] moi, j'aime les restos allemands et [...] j'insiste pour qu'il y ait de la bouffe et une décoration allemandes. [...] J'aime quand tout est normal. Un restaurant italien en Allemagne, c'est une mascarade. De petites portions et beaucoup de bruit. Dans les restos allemands, personne ne fait semblant (p. 22).

Les supporters allemands se soûlent avec de la bière et sont agressifs, mais dans le train ils deviennent des citoyens disciplinés qui respectent les autres passagers. La situation serait inconcevable en Pologne où les supporters sont moins soucieux du respect *de la forme* où que ce soit et peu enclins à changer leur comportement en fonction des circonstances.

Au niveau des caractéristiques mentales, les enquêtes citées apportent une valorisation beaucoup plus nuancée. L'Allemand est bien évidemment organisé, discipliné et souvent travailleur, ce qui est positif, mais son caractère contient également des traits négatifs. Il s'agirait notamment d'un personnage froid, qui

ne montre pas ses émotions. Effectivement, nous trouvons chez Stasiuk la constatation qui le confirme :

J'essaie d'imaginer un Allemand en train de pleurer et je rigole. Je n'arrive même pas à imaginer une Allemande qui pleure. Ou alors c'est une immigrée avec un passeport allemand. Oui, le monde serait un peu meilleur si on pouvait imaginer un Allemand qui pleure. Hélas (p. 33).

Un autre résultat des questionnaires stipule que les Polonais ne sont pas aimés par leurs voisins (Bartmiński, 2007 : 109), ce qui trouve aussi son reflet :

La chaîne de télé ZDF a récemment fait état d'un sondage qui montrait clairement qu'un Allemand sur quatre n'aimait pas la Pologne. En deuxième position, il y avait ma chère Roumanie, mais seulement onze pour cent des citoyens de la Bundesrepublik n'aimaient pas ce pays (p. 71).

Il est intéressant que l'auteur évoque une attitude répandue dans sa génération où beaucoup de Polonais allaient travailler en Allemagne. Il observe notamment une contradiction de positions prises par ses compatriotes qui aboutit à une scission étrange de la germanité en l'Allemagne et les Allemands : « [...] l'Allemagne serait un pays beaucoup plus agréable s'il n'y avait pas les Allemands » (p. 25) ; « Tout est si bien organisé que même le Bundestag peut être géré par des Kazakhs » (p. 45). La divergence se dessine aussi sur l'image des Allemands. S'il est tout à fait admissible d'apprécier les Allemands, qui seraient disciplinés, respectueux des lois, travailleurs, solides, en tant que nation, l'acceptation d'un Allemand pris isolément (rencontré au cours de nombreuses escapades dans son pays, côtoyé au travail, retenu d'une situation concrète de la Guerre¹⁵) s'avère beaucoup plus problématique.

Les travaux linguistiques attestent que le stéréotype de l'Allemand connaît des modifications diachroniques et que sa version la plus contemporaine est beaucoup plus nuancée que celle d'autrefois. Avant, il était perçu surtout par le prisme historique du voisinage menaçant l'indépendance de la Pologne. Les connotations négatives renforcées par l'expérience toute récente de la Deuxième Guerre mondiale et les camps de concentrations allemands céderaient partiellement la place aux connotations positives au niveau de la vie matérielle.

¹⁵ « Je ne souhaite nullement leur proximité. Je veux que leurs silhouettes se mêlent à mes pensées [...] et aux histoires de ma grand-mère : elle était sur le point de mourir, elle était déjà devant le mur, mais l'officier a changé d'avis, il a rangé son pistolet et il est parti. Je veux que cela se mêle au paysage brouillé par la vitesse [...], je veux que tout se mélange et se change en une image compréhensible [...] » (75).

De plus en plus souvent les Allemands aux yeux des Polonais d'aujourd'hui seraient envisagés comme laborieux, précis, ordonnés, propres (Bartmiński, 2007 : 100, 242-261). En réalité, cette évolution est très peu visible dans *Mon Allemagne*. Tout au contraire, les réminiscences historiques et politiques y restent toujours très marquées. Effectivement, on peut avoir l'impression qu'elles sont constamment présentes dans l'esprit de l'écrivain, s'insinuent fréquemment dans ses réflexions et façonnent sa vision du monde allemand, comme dans les exemples suivants : « Je contemplais la mairie. Les rues étaient désertes. [...] L'Allemagne dormait. [...] Toute la vie se réduisait aux skins et aux flics. Cela me faisait penser à la guerre, à des villes bombardées et dépeuplées (p.13) ; « Le soleil se couchait, le ciel rougeoyait, les cheminées fumaient. Le rouge du communisme et la fumée noire des fours crématoires. Telles étaient mes pensées, ou plutôt mes pressentiments » (p.25) ; « C'était le jour où le pape allemand avait prié à Auschwitz » (p.90).

Les facteurs politique et historique sont aussi à l'origine de la disparité de l'image des Allemands. À savoir, elle s'aligne suivant l'axe du partage RFA / RDA. C'est chez les habitants de la partie est que l'auteur découvre des similitudes dans la philosophie de vie, des ressemblances de comportements :

Avec leurs Volkswagen neuves [...], leurs appareils vidéo sophistiqués, ils se mouvaient et agissaient comme leurs compatriotes, mais on les reconnaissait au premier coup d'œil. Même moi. [...] des types silencieux aux visages abîmés. De vieux ingénieurs, des vétérans des grands chantiers du communisme. Certains portaient des pantalons de survêtement, des chaussettes blanches et des mocassins. Weimar ressemblait à mon pays dans les environs de Gorlice et de Przemyśl (p.20-21).

Les citoyens de la RDA sont perçus comme un état intermédiaire entre les vrais Allemands et les Slaves :

[...] la RDA est le chaînon manquant entre les Germains et les Slaves. [...] c'est le moment où l'Allemagne baisse un peu le ton. [...] J'y ai trouvé de vrais amis. [...] Ils se comportent comme des Slaves un peu intimidés. [...] Ils sont déchirés (p.47-48).

Stasiuk manifeste une volonté consciente de comprendre les Allemands (« J'analysais leur germanité » (p.74)), mais notre passé complexe ne l'aide pas dans cette entreprise. Il rend compte des progrès dans ce processus difficile. Au début, les jugements évoqués de ses compatriotes *gastarbeiter* sont tranchants : les Allemands « n'étaient pas faits pour l'amitié » (p.25) et « ne figuraient jamais dans leurs récits en tant qu'êtres humains » (p.25). Bien que l'Allemagne soit notre voisin et que nos histoires soient si souvent entremêlées (sans, quand

même, une volonté égale de deux parts...), il semble que l'écrivain a du mal à déchiffrer réellement l'âme de ce pays qu'il traverse ou la mentalité de ses habitants qu'il rencontre. Malgré les efforts répétés, une sorte de blocage invisible s'installe, renforcé par un sentiment de dépaysement extrême¹⁶ : « Si vous voulez connaître la vraie solitude, vous devez aller en Allemagne » (p.18). Il faut s'abriter dans ses souvenirs centre-européens pour faire face à cette tristesse :

Je transportais à travers l'Allemagne tout ce que j'avais vu auparavant. Je devais emporter toutes ces choses pour venir à bout de trente-huit villes allemandes. Il faut d'abord avoir été à Tulcea pour résister à la vue de Francfort-sur-le-Main au moment où le train arrive par le nord [...] (p.8-9).

Et plus loin, sur la même page, le lecteur voit : « Cette couleur me rappelait les canots de Sfântu Gheorghe. Et les baraques de Gródek, sur le Bug ».

Dans ses efforts de comprendre la mentalité allemande, Stasiuk arrive à la conviction que la différence fondamentale entre les mentalités germanique et slave s'enracine dans ce qui en Allemagne constitue souvent l'objet d'admiration pour les Polonais :

Nous nous distinguons par notre rapport à la forme. Les Germains veulent la perfectionner, les Slaves veulent sans cesse s'en débarrasser, changer l'une en l'autre, rejeter l'actuelle dans l'espoir que la suivante sera plus confortable (p. 69).

Le héros de *Mon Allemagne* semble satisfait¹⁷ du résultat final de ses pérégrinations. Il a atteint son objectif, car en anticipant son histoire il constate :

[...] j'ai été brave et j'ai réussi. Je me suis débarrassé de certains réflexes. Quand je vois un Allemand d'âge avancé, je vois simplement un vieil homme et non le membre de telle

¹⁶ Les remèdes à ce mal font partie du répertoire connu : « Oui, la mélancolie et la nostalgie sont le seul moyen de ne pas devenir fou en Allemagne. C'est la seule façon de neutraliser psychiquement ce pays. [...] La mélancolie tenue en bride et l'alcool en quantité raisonnable – voilà le seul moyen de survivre à un voyage littéraire de Munich à Hambourg. Regarder les usines Mercedes et ravalier ses larmes. [...] Se promener dans le Stade olympique de Berlin et fredonner une mélodie tzigane de Transylvanie » (33).

¹⁷ Ce qui n'est pas aussi évident par rapport à Andrzej Stasiuk, personne concrète dans le monde réel. Il dit dans l'un de ces entretiens : « L'Allemagne me plaît par contraste, c'est un monde à l'opposé du nôtre. Je m'y suis senti bien pour penser l'histoire, la civilisation, toutes les supériorités et les infériorités. L'Allemagne a sublimé d'une manière assez intéressante ma 'polonitude', qui ne me préoccupe guère d'habitude. Pourtant une fois sur Unter der Linden, ou sur la Potsdamer Platz, elle resurgissait. Je n'admire pas l'Allemagne. J'aime juste y aller de temps en temps et regarder comment on apprivoise et ordonne la matière » (Machala, 2011).

ou telle unité militaire. [...] Depuis un certain temps, je ne me demande plus s'ils étaient dans la Wehrmacht, dans les SS ou dans la Luftwaffe. Ils étaient certainement quelque part. Le bon Dieu leur a donné suffisamment de temps pour qu'ils puissent y réfléchir (p.26).

Conclusion

Dans son écriture, Andrzej Stasiuk mène un jeu permanent avec son lecteur. Tantôt il profère les préjugés les plus répandus, tantôt il se distancie de ses propres paroles. Il se sert des stéréotypes, mais en même temps il ne cesse de souligner qu'il s'agit d'une vision fortement conditionnée par son expérience : « Les erreurs ne sont pas exclues, il n'est pas impossible que ce récit tout entier se compose d'erreurs » (p. 52).

De plus, il jongle avec le sérieux et le tragique de l'histoire commune des Polonais et des Allemands d'une part et la dérision des préjugés d'autre part. Tout cet éventail d'images-clichés n'est pour Stasiuk qu'un prétexte à des constatations qui dépassent de loin le niveau de banalité courante. Il frôle souvent la dimension sociologique, psychologique ou philosophique. Il ne se contente pas d'observer, même s'il le déclare au début, il persiste à comprendre, à trouver des *pourquoi*, des corrélations imperceptibles.

Sa sensibilité au détail fixé à distance et son sens de l'observation de la nature humaine lui permettent de dépister les stéréotypes avec toute son acuité afin de les montrer au lecteur en disant *Oui, ça, c'est un stéréotype, mais je l'ai désarmé, car je l'ai apprivoisé, je l'ai ridiculisé ou bien je l'ai accepté comme partie de mon identité.*

Références bibliographiques

1. ANDRUKHOVYCH, Yuri, STASIUK, Andrzej (2000), *Mon Europe*, traduit par Maryla Laurent, Éditions Noir sur Blanc, Montricher
2. BARTMIŃSKI, Jerzy (1985), « Stereotyp jako przedmiot lingwistyki », in *Z problemów frazeologii polskiej i słowiańskiej*, Basaj Mieczysław, Rytel Danuta (réd.), t. III, Wydawnictwo PAN, Wrocław, p. 25-53
3. BARTMIŃSKI, Jerzy (1999), « Punkt widzenia, perspektywa, językowy obraz świata », in *Językowy obraz świata*, Wydawnictwo UMCS, Lublin, p. 103-120
4. BARTMIŃSKI, Jerzy (2007), *Stereotypy mieszkają w języku. Studia etnolingwistyczne*, Wydawnictwo UMCS, Lublin
5. CZARNY, Norbert (2009), « Histoire des défaites », in *La Quinzaine Littéraire*, no. 989, p. 8
6. CZARNY, Norbert (2010), « Tout est ailleurs », in *La Quinzaine Littéraire*, no. 1014, p. 11

7. GRZEGORCZYKOWA, Renata (1998), « O rozumieniu prototypu i stereotypu we współczesnych teoriach semantycznych », in *Stereotyp jako przedmiot lingwistyki : teoria, metodologia, analizy empiryczne*, Anusiewicz Janusz, Bartmiński Jerzy (réd.), Wyd. Towarzystwo Przyjaciół Polonistyki Wrocławskiej, Wrocław, p. 109-115
8. JANOWSKA, Katarzyna, MICHARSKI, Piotr (2002), « Patroszenie świata », in *Tygodnik Powszechny*, no. 14, on-line <http://www.tygodnik.com.pl/numer/275214/stasiuk-wywiad.html>, consulté le 04.01.2014
9. *Larousse. Dictionnaire de la langue française*, (1989), Larousse, Paris
10. MACHAŁA, Tomasz (2011), « Niech niemiecki nacjonalizm trzyma się jak najmocniej », in *Wprost*, no. 49, (trad. en français de l'entretien avec A. Stasiuk par Lucyna Haaso-Bastin « La leçon d'Europe d'Andrzej Stasiuk », on-line <http://www.presseurop.eu/pl/node/1311971>, consulté le 04.01.2014)
11. SCHAPIRA, Charlotte (1999), *Les stéréotypes en français : proverbes et autres formules*, Ophrys, Paris
12. STASIUK, Andrzej (2007), *Dojczland*, Wydawnictwo Czarne, Wołowiec
13. STASIUK, Andrzej (2010), *Mon Allemagne*, traduit par Charles Zaremba, Christian Bourgois Éditeur, Paris
14. YAGUELLO, Marina (1988), *Catalogue des idées reçues sur la langue*, Seuil, Paris